

Desesperanza

Arthur Buies, *Chroniques I*, PUM, 1986, 656 p.

Arthur Buies, *Chroniques II*, PUM, 1991, 476 p.

Élisabeth Nardout-Lafarge

Numéro 304, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71873ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Nardout-Lafarge, É. (2014). Compte rendu de [Desesperanza / Arthur Buies, *Chroniques I*, PUM, 1986, 656 p. / Arthur Buies, *Chroniques II*, PUM, 1991, 476 p.] *Liberté*, (304), 68–69.

Desesperanza

ÉLISABETH NARDOUT-LAFARGE

RELISANT la chronologie établie par Francis Parmentier dans son édition des *Chroniques*, on voit que Buies a décidément, comme le dit Michel Biron, tout ce qu'il faut pour être un personnage de roman : une mère morte jeune et au loin; un père détesté l'envoyant en Europe pour se débarrasser de lui et à qui il s'empresse de désobéir; des grand-tantes qui l'élèvent, Luce-Gertrude et Angèle, anciennes seigneuses de Rimouski, qu'on imagine aussi démunies et dépassées que celles d'Élisabeth d'Aulnières dans *Kamouraska*; une

sœur, Victoria – il faut toujours une sœur, pas une sœur jalouse comme Isabelle R. ou folle comme Camille C., non, une sœur comme-il-faut, épouse du notaire Lemoine, à qui demander de l'argent (de Paris, il lui écrit : « j'ai tout mis en gage, mon habit à queue, ma montre, mes deux épingles de cravate »); il y a aussi une révolution et, seul, Buies rejoint les troupes de Garibaldi qui marchent sur les États pontificaux que ses compatriotes veulent aller défendre – « Cinq cents zouaves et une chemise rouge », comme l'écrivit Robert Melançon; la lutte sans relâche pour ses idées; les amours douloureuses, trop d'alcool, jusqu'au retournement tardif, la conversion, la rencontre avec le curé Labelle, le mariage avec cette Marie-Mila Catellier dont rien n'est dit que les nom et titre de son père, la naissance et la mort en bas âge, pour la plupart d'entre eux, de leurs enfants. C'est à tout cela qu'il faut penser, sur la 132, quand se dessine en haut de la colline le séminaire de Sainte-Anne-de-la-Pocatière d'où il a été congédié pour indiscipline en 1854.

Mieux que d'autres, dans une prose plus flamboyante, avec un humour plus grinçant, Buies a vilipendé ses contemporains, politiciens, écrivains, journalistes, prélats, il a pointé leur petitesse, leur mesquinerie et leurs fautes de langue, n'épargnant ni les établis ni les débutants. Il a aussi donné

d'étonnantes descriptions du continent, de La Malbaie au Saguenay, de Bathurst à la Californie, à la fois paysages, reportages, portraits, scènes, panoramas et vignettes qu'on aurait tort d'opposer à ses écrits politiques, car le coup de griffe aux notables locaux,

députés surtout, n'y manque jamais. Difficile de dire si ces chroniques, qui nous semblent aujourd'hui représenter le meilleur de son écriture, n'étaient pas, pour lui, les brillants débris du grand œuvre dont il ne cesse de dire son deuil, lui qui écrivait à sa sœur vouloir « être Victor Hugo ou rien » et se

demandait s'il trouverait à Paris « la gloire ou le néant ».

Chroniqueur par nécessité plus que par choix, Buies écrit dans la première des « Causeries du mardi », dans *Le National*, le 4 juin 1872 : « La causerie est le genre le plus difficile et le plus rare en Canada : on n'y a pas d'aptitude. Il faut être un oisif, un propre à rien, un déclassé, pour y donner ses loisirs. Je suis tout cela. Mes loisirs à moi consistent à chercher tous les moyens d'ennuyer mes semblables pour leur rendre ce qu'ils me font sans aucun effort. » Dans le « prologue » à *Petites Chroniques pour 1877*, il est plus explicite encore, et plus amer : « Ce dont je me plains, c'est de la chronique elle-même [...] je me plains de ce qu'elle a été mon seul refuge, mais en me condamnant à subir le préjugé si commun, si futile et si injuste, qui fait de moi un écrivain bon tout au plus à amuser. »

Et pourtant, il amuse en effet, dès l'incipit du même prologue : « Encore des chroniques! [...] Je voudrais, dès la première page, déconseiller mes lecteurs de les lire. Et cependant, elles sont ma seule ressource, à moi qui n'émerge à aucun budget, à moi, rouge avancé, tellement avancé que mes

amis m'ont perdu de vue à leur avènement au pouvoir. »

Il y a, chez Buies, à la fois une inépuisable énergie, car il polémiquait, voyageait, fonda des journaux qu'il écrit seul comme *La Lanterne*, réunit ses textes en volumes, et un pessimisme tenace, perceptible dans la chronique du 1^{er} janvier (1873, mais il récidive en 1874), balancée aux fêtards de Québec comme une douche froide : « Est-ce une année de plus ou une année de moins que nous avons aujourd'hui? Hélas, c'est bien plutôt une année de moins. Alors, conçoit-on tout ce monde qui se félicite d'en être arrivé là? » Parfois, le désespoir est radical, comme dans « Le vieux garçon » (1871) qui « se réveille en sursaut dans un océan de sueurs froides » ou dans « Desesperanza » (8 juin 1874), sorte de dépôt de bilan, personnel et littéraire : « Si plus tard, quelqu'un me cherche, il ne me trouvera pas. »

Le trouvons-nous enfin à le lire aujourd'hui comme l'un des nôtres? « Desesperanza » s'ouvre sur la tombe de la mère, « une petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards [...] une inscription presque illisible ». Celui qui se dit « orphelin » depuis sa naissance retrouve ici les accents du poème de Garneau, « Le dernier des Hurons », imaginant que « sans doute l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes inconues ». Dans ce court texte que ponctue le mot *désert* (« mon berceau fut désert »), la disparition de la mère ouvre la série des blessures amoureuses, et Buies se sent « seul

« Il faut être un oisif,
un propre à rien, un
déclassé, pour donner
ses loisirs [à la causerie].
Je suis tout cela. »

— Arthur Buies

désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur ».

Bien sûr, on connaît la fin et on sait qu'il aimera et bataillera de nouveau, qu'il n'a pas, comme il le croit, « épuisé la somme de volonté et d'espérance que le ciel [lui] a donnée », que « la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconvenue contre laquelle on ne peut se débattre » ne s'installeront pas à demeure, mais on

comprend qu'elles ne cesseront de le hanter. À trente-quatre ans, Buies ne voit que la mort qui viendra « tout enfouir et tout effacer » et l'appeler d'un nom italien ne la lui rend pas plus clémente. Imaginant sa propre tombe à l'image de celle de sa mère, il en appelle timidement au passant du futur, selon le vieux cliché poétique : « mais peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses

isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide... cette poussière sera peut-être moi... » Il faut être ce passant à qui Buies a voulu croire malgré tout, et le lire aujourd'hui, comme le premier, peut-être, de la lignée noire de la littérature québécoise. **L**

à tout jamais incapables de rien par nous-mêmes, paralytiques avant d'avoir seulement déployé nos bras. Nous réduire graduellement à l'état de fœtus, puis nous mettre en bocal, voilà la pensée constante de tous les *sirs* qui se succèdent comme *chèvres* et de tous les imbéciles qui les suivent.

On pourrait penser que ces lignes auraient pu (dû?) être écrites cette année... Ce goût des mots, de l'écriture et de ce qu'elle peut apporter lorsqu'elle devient littérature, cette magie du savoir et de la capacité de l'organiser, de le poser, de le transmettre, qu'est-il resté de cela dans le Rimouski de Buies? Dire que le Salon du livre de Rimouski est le plus ancien au Québec peut faire comprendre à quel point la ville porte haut et fort son héritage littéraire. Serait-ce là une dot indirecte laissée par Buies? Il serait présomptueux tant de le nier que de l'affirmer. Buies n'a pas écrit ses meilleures phrases à, ou sur, Rimouski. Ni Lévesque, ni Catellier, ni moi non plus, d'ailleurs. Buies est retourné là-bas aussi souvent que possible, aux pires moments de sa vie et au cœur de ses plus grands doutes, tant et si souvent qu'on pourrait dire qu'il y allait à la recherche des seules images de son enfance, pour y goûter l'air du grand fleuve qui l'avait bercé si longtemps. Buies avait deux parents : le fleuve et la France. Je connais assez Lévesque, son amour d'Artaud et de Gide, son émoi de Sainte-Luce quand le sel vient aux lèvres par jours de grandes marées; je connais encore mieux Catellier, sa passion pour Breton et Debord, son trouble en descendant la côte en « S » du Bic qui lui dit qu'il est enfin de retour au pays natal; et je me connais, tremblant devant les travaux de Topor comme sur les lignes de Sade, amoureux fou de l'embouchure de la rivière Rimouski sur l'ancien brise-lames, tout juste là où était situé le manoir Tessier qu'occupaient les tantes de Buies et où ses archives ont en partie brûlé, dix ans presque jour pour jour avant ma naissance. Chaque fois que j'y vais, même si nous n'y avons jamais été réunis, j'y suis aux bras de mes affectueux et cruels collègues, nous sommes de la même descendance. Est-ce Rimouski et son fleuve, la France ou le fantôme de Buies lui-même qui nous feraient nous rejoindre?

On se surprend à se demander, aujourd'hui, ce qu'aurait dit de la laïcité celui qui, en juin 1860, enfile la chemise rouge des garibaldiens pour aller libérer Rome du joug de la papauté...

Les Jésuites, avec leur Union Catholique, avec leurs confréries, leurs pratiques bigotes. Leur doctrine d'artifices, leur principe

Un père rimouskois

MICHEL VÉZINA

BUIES n'est pas né à Rimouski, mais il a laissé en héritage l'amour du littéraire. Buies n'est pas né à Rimouski, mais il y a été élevé par les tantes de sa mère, madame Casault et mademoiselle Drapeau, après le départ de ses parents pour la Guyane, où sa mère est morte peu de temps après. Aujourd'hui ne reste que trop peu de traces d'Arthur Buies dans la ville du Bas-du-Fleuve : un boulevard qui la traverse d'est en ouest et sur lequel il y a une polyvalente, un parc de sports, une école privée, un terrain de tennis, un centre de formation professionnelle et une grosse épicerie, un Loblaw's ou un Sobey's, m'en souviens-je... et aussi des maisons, dans un quartier un peu classe moyenne élevée, Saint-Pie X, un quartier qu'aurait peut-être aimé Buies, et peut-être pas non plus. L'homme n'en était pas à une contradiction près.

Le manoir Tessier, où habitaient ses grand-tantes, a été détruit par le grand incendie de 1950, avec la majeure partie de la correspondance de l'écrivain. L'emplacement de la maison qu'il faisait construire au moment de sa mort demeure un mystère – elle a peut-être elle aussi été détruite par les flammes. Il aurait voulu y emménager avec Mila et leurs enfants à l'automne de 1900, mais les travaux n'ayant pas été menés à terme dans les temps, la famille est retournée passer l'hiver à Québec. Buies est décédé, rue d'Aiguillon, le 26 janvier 1901. Qui saurait dire, aujourd'hui, à Rimouski, l'importance qu'a eue pour les lettres ce chroniqueur acerbe? Arthur Buies n'est pas qu'un boulevard. Il a laissé à la ville un héritage que peu soupçonnent.

Je suis né cinquante-neuf ans après la mort du chroniqueur-polémiste qui faisait trembler, déjà, à moins de trente ans, le clergé canadien-français au grand complet. Plus vieux que moi d'une quinzaine d'années, et de là-bas lui aussi, Robert Lévesque a fait trembler toute une génération d'artistes. Plus vieille encore que lui et décédée aujourd'hui, Lisette Morin, dont le nom a été donné à la bibliothèque municipale, chroniqueuse, a formé Lévesque et ne l'a pas rendu tendre.

Il y en a encore d'autres aussi, de Maxime Catellier – cousin de très loin, par alliance, avec Buies, Mila était une Catellier – à Jacques Bérubé, en passant par Mathieu Arsenaud et François Guérette, de nombreuses générations de polémistes qui ont vu le jour à Rimouski. Ce goût du mouvement d'humeur, cette envie de la phrase bien tournée, celle du pavé dans la mare, ne nous vient pas de nulle part.

Y aurait-il une tradition Buies? Il était plus qu'un commentateur de son époque, il en était le *vilipendeur* chevronné, l'exécuteur acharné, l'empêcheur forcené de penser et d'écrire en rond. Comme l'a écrit Buies dans ses *Chroniques*, en 1873 :

J'entends de vieux habitants me dire que le gouvernement ferait bien mieux de payer les votes moins cher et de protéger davantage les industries naissantes. Bonnes gens! Ils ignorent que les gouvernements que nous avons, depuis dix ans surtout, n'ont pas pour objet le progrès ou la prospérité de la population, mais bien uniquement de resserrer, de visser de plus en plus la dépendance et de nous rendre